

Memorandum meines Lebens.

Zweiundzwanzigstes Buch.

„Et me meminisse juvabit.“

Virgil.

„O, vice! how soft are thy voluptuous ways!
When boyish blood is mantling, who can scape
The fascination of thy magic gaze,
A Cherub-Hydra round us dost thou gape,
And would to every taste thy dear delusive shape.“

Byron ¹⁾.

¹⁾ „Childe Harolds Pilgrimage“, I, LXV.

3 September 1819 Iphofen.

Hier je suis arrivé ici, encore avant midi. Hors le temps, qui est mauvais, toute chose me plait, les environs, ma chambre, mon dîner, les gens de la maison. L'hôte est un bon homme, l'hôtesse est belle et bonne. Quant à la petite ville cependant elle est maussade et entourée d'une muraille sans interrompue. Ainsi il faut toujours passer par une des trois portes quand on veut aller à la campagne. — Je m'occuperai particulièrement du dessin; j'ai négligé jusqu'à présent un art si agréable et divertissant. Je voudrais être bientôt capable de copier un paysage d'après nature. J'ai apporté avec moi quelques livres d'exemple qui contiennent des paysages avec leurs parties isolées, entre autres un recueil de dessins pour des commençants et qui passe des figures les plus simples jusqu'aux plus compliquées. — Voilà les livres que j'ai pris avec moi, hors quelques dictionnaires, ma grammaire danoise et ma chrestomathie de la même langue. Un volume de l'Anthologie grecque, l'Antigone de Sophocle, le Purgatoire de Dante, un volume de Calderon, La Numance de Cervantes, les Saisons de Thompson, L'Argenis de Barday et deux livres botaniques. En voilà assez pour s'occuper pendant deux mois et encore bien davantage.

5 September 1819 Iphofen.

Le temps s'est amélioré et j'ai monté le Schwabenberg ce matin avec Thompson. Cependant les livres n'étaient pas aujourd'hui ma seule société; j'ai fait la connaissance d'un étudiant-théologien que j'avais déjà vu à Wurzburg et qui m'a abordé à la promenade. C'est le fils d'un paysan d'ici. Il s'appelle Arnold. Je lui trouvais de l'éducation et de l'esprit. Il a profité des collèges de Wagner

et il aime beaucoup l'histoire. Ce qui me frappait en lui c'était la clarté avec laquelle il prononce jusqu'aux moindres qu'il fait. Cela me frappait, dis-je, parceque cela me manque tout-à-fait. Il faut très souvent qu'on me devine. Edouard est à peu-près comme moi. Nous avons aussi parlé de lui. Arnold vantait sa solidité. Il disait entre autres que Edouard était le plus respecté de la Burschenschaft. Hors mon ami je n'ai jamais connu un homme qui ait gagné les bonnes grâces de tout le monde et qui ne soit blâmé de personne. Même Döllinger qui médissait de tout le monde n'a pas médit d'Edouard.

8 September 1819 Iphofen.

Hier j'ai fait une promenade à Einersheim avec Arnold. Il m'a promis de me faire faire la connaissance d'un homme très intéressant et qui demeure ici, le docteur Mayer. Aujourd'hui j'ai écrit une lettre à Gruber en vers burlesques. De même j'ai traduit une romance du danois („Beyleren“) ¹⁾.

10 September 1819 Iphofen.

Je suis encore bien content de ma situation actuelle. Je me promène quelquefois avec Arnold qui cependant partira dans quelques jours. Nous nous occupons souvent des plantes que nous rencontrons, comme il entend un peu de botanique. Nous avons concerté un plan aujourd'hui au cas que je ne me rendrais pas à Erlangen avec Schmidtlein. Je ne puis rester plus longtemps ici que jusqu'au milieu du mois d'Octobre, parceque ma chambre est trop froide et n'a point de poêle. Je ferai donc un petit voyage à pied pendant les quinze jours qui me resteront et je me rendrai par Bamberg et Cobourg à Weimar. Arnold, qui sera à Bamberg, m'accompagnera peut-être. De Weimar je m'en retournerai à Würzburg par Fulda. Il vaut bien la peine de voir ce fameux séjour des Muses qui devient encore maintenant plus tristement poétique puisque ces Muses n'y sont plus. Quand je ne passerai pas l'hiver prochain avec Edouard j'éviterai autant que possible de le rencontrer encore. Ses regards ont sur moi un pouvoir inexprimable. Hier j'ai joui de quelques heures poétiques. J'ai repris la tragédie que j'ai projetée au mois de mai et dont seulement une scène a été écrite à Hombourg. Le titre en est „Mathilde“. J'en ai écrit une

¹⁾ R. I, 347. „Der Freier“ von Jngemann.

grande partie du premier acte et encore quelque petite chose aujourd'hui¹⁾.

12 September 1819 Iphofen.

J'ai passé ces deux jours en société. Hier après-midi je suis allé avec Arnold au Landthurm, une petite auberge près d'Einersheim, une forte demi-lieue d'ici. Il y a du bon vin et une jolie fille. Un peu plus tard sont venus trois étudiants, dont deux se rendront à Erlangen. Le plus jeune, nommé Wächter n'a pas encore quitté le gymnase de Hof. Les deux autres s'appelaient Rascher et Leipold. Nous avons passé avec eux la soirée agréablement. Leipold et Wächter aimaient beaucoup la littérature allemande et et nous avons discuté ensemble sur Goethe et Schiller. J'ai pris naturellement le parti du premier et à la fin j'ai triomphé sur les autres. Ils ne voulaient pas marcher pendant la nuit et nous les avons conduit à Iphofen et j'ai logé moi-même Wächter et Leipold dans ma chambre. Aujourd'hui nous les avons accompagné encore jusqu'au Landthurm. Arnold partira demain. Le reste tout seul. J'ai écrit à Schlichtegroll et Perglas de mon séjour et de mes occupations. J'ai envoyé au premier la traduction d'une petite romance espagnole „*Goßzeit hielt man dort in Frankreich*"²⁾; au dernier j'ai parlé de la philosophie de Wagner.

13 September 1819 Iphofen.

J'ai passé la journée tristement et seul quoique j'ai reçu une lettre d'Edouard; mais elle est très courte. Il ne m'appelle pas son ami, il ne m'annonce que son arrivée à Munich et il ne dit pas encore s'il ira à Erlangen ou non.

17 September 1819 Iphofen.

Avant hier j'ai fait la connaissance du docteur Mayer qui est revenu d'un voyage de Bamberg. Il m'a donné de bons conseils ce qui concerne le dessin. Puis nous tinmes un discours philosophique. Il n'aime pas Wagner. Voilà en peu de mots ses idées principales comme je les pouvais abstraire d'un seul discours. Ces choses ne peuvent pas être rendues en français:

¹⁾ Bgl. S. 274, 280.

²⁾ R. I, 346.

Die Welt ist sich selbst genug. Die Welt und Gott sind eins und werden nur in der Abstraktion geschieden, so wie auch im Menschen Körper und Geist in Wirklichkeit nicht getrennt werden können. Unsere Ideen gehen bloß in einem ewigen Zirkel herum, weil wir über die Grenzen der Menschheit nicht hinaus können. Die Menschheit hat ihren Tummelplatz, den sie zwar nach allen Seiten durchkreuzen, aber nie überschreiten kann. Die Natur heut uns ihre Erscheinungen, die Ideenwelt ihre Ansichten: ins Wesen der Dinge bringen wir auch nicht bei der kleinsten Sache, weil Gott selbst das Wesen ist, und nie ein Teil das Ganze ergründen kann. Eine Ansicht sei noch so vollkommen, sie bleibt Ansicht eines einzelnen Unvollkommenen. Nur wer alle Ansichten zusammenfassen könnte, erhielte das Absolute. Die Ideal-Philosophie hat nur einen subjektiven, aber keinen reellen Wert, weil sie niemals Ueberzeugung gewähren kann und nach den individuellen Meinungen eines jeden wechselt. Es kann kein Mensch ohne Religion gedacht werden, denn der Ungläubigste glaubt ebensoviel als der Gläubigste, nur das Entgegengesetzte. Die vernünftigste Religion ist der Pantheismus.

Avant hier j'ai répondu à Edouard. Ma lettre n'est pas beaucoup plus longue que la sienne. Je l'ai parlé de mon séjour, de mes connaissances et de mes projets de voyage. Je ne l'ai appelé mon ami non plus. Je l'ai promis une ballade que j'ai composé le 14 ¹⁾. J'ai de même changé un lettre avec Schnizlein à qui j'ai écrit qu'Edouard se trouve à Munich. Hélas! il m'est encore trop cher. Sa lettre, tant courte, tant indifférente qu'elle soit m'a reveillé son souvenir, sa bonté, les traits de son visage!

— Mein trauriges Leben

Ist noch immer von ihm ein einziger langer Gedanke.

Lektüre:

Calderon, „Lances de amor y fortuna“, „La dama duende“, „Peor está que estaba“, „El sitio de Breda“, comedias.

La première est une comédie héroïque et une des plus belles pièces de l'auteur. La seconde et la troisième des comédies de capa y espada, dont l'intrigue est très entortillée et amusante, mais qui sont pauvres en beautés poétiques. La quatrième a détails fort beaux, mais l'objet en est trop moderne, ce qui la fait souvent descendre au style le plus commun. Calderon y fait jouer ses propres contemporains.

21 September 1819 Iphofen.

Selbst in der Einsamkeit Mysl verfolgt

Mich unverzöhnt der scharfe, böse Pfeil!

¹⁾ „König Odo“. R. I, 34, 722.

Beglückt, beruhigt saß ich, wandelt' ich,
 Den Griffel und die Bücher in der Hand;
 Da kam dein Brief — ein harter, kurzer Brief,
 Doch rief er mir dein Bild zurück, ich sprach:
 Dies sind die Züge deiner schönen Hand,¹⁾
 Der Hand, die liebevoll mich oft gedrückt.
 Ich sah dein Aug' im Geist, weh mir! Dein Aug',
 — — — — — — — — — —
 — — — — — — — — — —²⁾

22 September 1819 Iphofen.

Voilà mes sentiments et à quoi ils sont parvenus! Mais pour-
 tant ce n'est pas la volupté qui a produit ces vers, c'est l'amour.
 Ce n'est pas seulement l'âme qui puisse aimer, c'est notre être entier,
 composé d'une âme et d'un corps, qu'on ne peut séparer. Le corps
 n'a-t-il pas ses droits comme l'âme en a? Les uns seraient-ils plus
 honteux que les autres? Je ne puis pas condamner ces vers; ils
 me semblent si beaux et si voluptueux. Un jour Edouard les lira
 quand nous irons nous séparer pour toujours. Peut-être bientôt?
 Il n'écrit point; nous n'irons donc pas à Erlangen. A Würzburg
 il n'y a rien à espérer. Man kann nur erlangen in Erlangen. Pour-
 quoi ne ferai-je pas des vers? Voilà tout ce qui me reste. Mon
 amour n'est-il devenu plus poétique depuis qu'il est si ardent?

Gefellig wandern werd' ich nicht mit dir
 Durch Feld und Au'n und ländlich Buschrevier,
 Das seine letzten Schatten, halbentlaubt,
 Uns schenkt' und Blätter schüttelt auf dein Haupt:
 Dir, dem der Frühling seine Blüte gab,
 Tritt auch der Herbst den letzten Schmuck noch ab.
 Doch keine Blumen werd' ich mehr gewahr,
 Den Kranz zu drücken in dein dunkles Haar;
 Wie müßten lieblich Rosen und Jasmin
 Sich schlingen, Freund, um deine Schläfe hin!
 Doch blühen Kamillen nur noch um und um,
 Kartäusernelken, blaßes Goldschüm,
 Die kleine Vellis birgt sich sittsam hier,
 Sie ist des Lenzes wie des Herbstes Zier,
 Die Achillea steht noch weißlich grau,
 Und neben ihr der Skabiose Blau.

¹⁾ Andere Lesart am Rande: „Die schönen Züge deiner Hand“.

²⁾ Drei beschriebene Blätter vom Autor später herausgeschnitten.

Raum würzt noch Mäuz' und Thymian die Luft,
Die andern alle spenden keinen Duft.
Sie welken ungepflückt und unbegehr't,
Drum scheint mir keine, dich zu kränzen, wert.

Komm laß uns ruhen im Maßholderstrauch,
Hier quillt ein Bach, hier schwillt der Rasen auch,
Und breitet seidenweich sein grünes Bließ,
Hier schmecken Küsse noch einmal so süß.
Und wir bedürfen ja nur uns allein,
Um ganz vergnügt, ja — ganz beglückt zu sein.

24 September 1819 Iphofen.

Aujourd'hui j'ai écrit à Edouard et j'en ai prié de me donner des nouvelles certaines sur son voyage à Erlangen. Je l'ai envoyé la ballade et aussi les vers qui se trouvent vis-à-vis de cela ce que j'écris. Mais j'ai encore beaucoup limé les vers. Je lui ai dit que si les trois lignes dernières ne lui plaisaient pas, il pourrait les effacer. Mais en même temps je l'ai rappelé quelques unes de ses offenses les plus cruelles, pour lui persuader que ces vers n'étaient pas l'ouvrage de l'amour, mais seulement de fantaisie, puisque j'avais beaucoup plus de raisons de le haïr que de l'aimer. Et cela est vrai. Mais il n'est pas vrai, que ces vers ne sont pas l'ouvrage de l'amour; il fallait cependant le dire par beaucoup de raisons. Je n'ose plus avouer que je l'aime parcequ'il me l'a défendu et parcequ'il continue toujours de dissimuler.

29 September 1819 Iphofen.

Avant hier Gruber est venu me voir et j'ai passé ces jours très agréablement en riant et badinant, comme nous avons coutume, car il est sur qu'avec aucun homme je n'ai pas encore tant ri qu'avec lui. L'après-midi nous avons visité une vigne qui appartient à mon hôte. Le docteur Mayer et un autre étudiant nous accompagnaient. Puis j'ai mené Gruber à Einersheim, où nous avons parcouru le jardin du comte Rechtern, et au Landthurm. Au soir je l'ai lu les poésies que j'ai composées depuis mon séjour ici. Il a transcrit deux pièces, la ballade et le chœur des matelots. Le lendemain nous montâmes le Schwamberg en nous rendant au château pour jouir du télescope qui y est. L'après-midi nous fîmes une promenade à Rödelsee où nous primes du moult. Le soir se passa en lisant dans „Guillaume Meister“ que j'ai emprunté de Mayer. Au-

jourd'hui Gruber me quittait. Je l'accompagnais jusqu'à Kitzingen où nous dinions au Cygne. Je me séparais de lui avec un sentiment presque douloureux en retournant dans ma solitude. J'ai pris le chemin qui passe par Sickershausen, mais la nouveauté de la route ne pouvait me distraire. Je ne sentais que le mécontentement de moi-même et de toute chose. Je sentais bien que mon avenir ne pouvait être que triste et que je ne jouerais un rôle dans le monde; mais le présent même me faisait de la peine. Toutes les circonstances me favorisent. Je suis libre, indépendant; j'ai de quoi vivre commodément, je puis cultiver mes études favorites. Mais toutes ces choses ne peuvent me rendre heureux. Il suffit d'aimer, dit Mad. de Staël, „pour qu'aucun don de la nature ou du sort ne puisse rassurer entièrement“¹⁾. Ce n'est que trop vrai. Toute espérance me semblait étouffée de revoir jamais Edouard, de devenir jamais son ami. Il ne me répond pas, il me laisse sans aucune nouvelle. Ma dernière lettre l'a offensé assurément — tout cela me déchirait. Je pleurais en m'écriant: Trois fois heureux à qui les larmes coulent encore abondamment!

1 Octobre 1819 Iphofen.

Je ne puis pas dissiper ma tristesse qui me surprend aussitôt que je ne suis pas vivement occupé. L'hiver qui s'approche me fait trembler, quoique je me souviens comme j'ai passé le dernier. L'idée que mon Edouard est perdu pour moi me fait trembler davantage. Jamais je ne trouverai son égal. On ne rencontre qu'une fois de tels yeux! Il est le premier homme que j'ai vraiment aimé, car on n'aime qu'à demi quand les sens ne sont pas encore incités.

3 Octobre 1819 Iphofen.

Hier au soir j'ai composé une espèce d'épithalame qui, chanté au chœur, doit être mis au commencement du troisième acte de „Mathilde“²⁾.

4 Octobre 1819 Iphofen.

Hier matin j'ai fait une promenade à Markt Steft, un petit bourg, situé très agréablement dans un vallon que le Mein, large, et pur, arrose tranquillement. J'y trouvai quelques uns de mes connaissances de Wurzburg, dont l'un m'invita d'aller chez lui, où il me présenta

¹⁾ Corinne, III, Livre XVI, chap. 12.

²⁾ Der „Hochzeitchor“; vgl. R. II, S. 65 und 560.

à son père et à sa sœur qui est bien jolie. Ils voulurent me persuader de dîner chez eux et de faire après-midi une partie de promenade en bateau à Marktbreit, où il y avait la fête de la dédicace. Je le refusais, quoique non pas de bon cœur, mais pour ne sembler pas indiscret, et parceque j'étais mal habillé. Ainsi je m'en retournai. Le chemin est agréable. Il conduit par des forêts. Comme je suis accoutumé depuis longtemps aux bois à feuilles, l'odeur aromatique des pins, que j'y trouvais, me fit une impression presque délicieuse. Depuis quatre semaines le temps est d'une beauté singulière. — Encore aujourd'hui j'ai trouvé une nouvelle promenade entre Müllheim et Sontheim. C'est une vallée serpentée par un ruisseau, qui fait aller trois ou quatre moulins (très joliment bâtis), et dont les bords sont semés d'aunes et de saules. Ce matin j'ai reçu une lettre d'Edouard. Sa seconde lettre s'est perdue. Au commencement elle est encore assez douce. Il s'accuse soi-même et son éducation. Puis il dit entre autres: „In deinem Schreiben hast du mir vielfach weh gethan. Ich murre nicht darüber; ich weiß, ich habe es um dich verdient u. s. f.“ Quant à la ballade que je l'ai envoyé, il la juge très rigoureusement en l'appelant triviale et faible. S'il se sentait la moindre inclination pour moi, il ne pouvait porter sur mon travail un jugement si dur et si partiel. Sa critique ne me blesse pas, puisqu'elle est trop injuste, mais cette preuve de son défaveur me blesse. Pauvre poète que je suis! Voudrais-je plaire au monde et à la patrie, si je ne puis plaire à un seul qui m'est le plus cher des hommes? Des autres vers que je l'ai transcrits, il dit: „Was du mir übrigen noch schickst, ist mir ein Beweis, daß du an mich denkst, und als solcher recht wert.“ Cela veut dire, les vers sont mauvais, mais puisque j'y suis loué, ils passent encore.

— — — — —
— — — — —
— — — — —
— — — — — 1).

si nous jouissions ensemble? Mais un tel bonheur est beaucoup au delà de ma destinée!

15 Octobre 1819 Iphofen.

Aujourd'hui j'ai composé douze chansons, mais je sens bien que ma veine commence à dessécher, et je crains qu'une lettre d'Edouard

1) Drei beschriebene Blätter vom Autor später herausgeschnitten.

ne soit pas en chemin pour détruire la dernière illusion de l'amour. Pourtant je voudrais me procurer de la certitude. Quant aux poésies mentionnées j'ai déjà rempli un cahier qui contient 45 pièces. Ce nouveau se monte déjà à huit, mais celles-ci me semblent plutôt l'ouvrage de l'art que de la fantaisie abondante qui a produit le premier cahier.

17 Octobre 1819 Iphofen.

Aujourd'hui j'ai composé 11 chansons et hier j'en ai composé 9, dont l'un est français. Mais aucune lettre d'Edouard arrive. Je ne sais s'il écrira encore. Du moins il m'a pas satisfait ma prière de me faire savoir sur le champ la reception de ces vers malheureux!

18 Octobre 1819 Iphofen.

J'ai reçu d'Edouard une lettre horrible, comme je l'ai mérité. Et elle ne m'a pas tué? Je la transcris en pâlisant:

„11. Oktober.

Herr Graf! Heute habe ich Ihr schimpfliches Schreiben erhalten und heute schicke ich es Ihnen samt allem, was ich hier noch von Ihnen in Händen habe, zurück. Was ich noch von dergleichen in Würzburg habe, erhalten Sie in den ersten Stunden nach meiner Ankunft daselbst; ebenso bitte ich mir all das Meinige zurück, denn weder will ich etwas von einem Menschen besitzen, den ich wegen seiner abscheulichen Gelüste verachten muß, noch soll er etwas von mir haben. Niemand hat Ihren schändlichen Brief gelesen, aber es sei Ihnen genug, zu wissen, daß ich Sie vollkommen verabscheue, wie es jeder thun müßte, der diesen Ausfluß gräßlicher Verdorbenheit lesen würde. Erkennen Sie, Herr Graf, an diesen Zeilen die Spuren meines höchsten Unwillens und meiner tiefsten Verachtung. Ich will absehen von der gräßlichen Beleidigung, die Sie mir durch jenen Brief angethan haben. Aber das sage ich Ihnen, ich werde es mir zur Ehre schätzen, wenn Sie mich ganz vergessen und niemandem sagen, daß Sie mich je gekannt haben; und das sage ich Ihnen auch noch: Wagen Sie es nie mehr, mir auch nur eine Zeile zu schreiben, oder wenn ich wieder in Ihre Nähe komme, nur ein Wort mit mir zu sprechen; was mich angeht, so werde ich Sie von nun an als ein pestartiges Uebel meiden, und Sie könnten sich sonst wirklich der Gefahr aussetzen, behandelt zu werden, wie es derjenige verdient, welcher der menschlichen Würde gänzlich entsagt hat¹⁾.

¹⁾ Anmerkung der Herausgeber:

Wir haben nicht Anstand genommen, den Wortlaut auch dieses leidenschaftlichen Briefes abzudrucken, da die Schwere der darin erhobenen Anklage durch das Folgende aufgehoben wird und er mittelbar einen Beweis für Platens Schuldlosigkeit gibt. Nur wer sich so frei von der hier zum Vorwurf gemachten inneren „Verdorbenheit“ fühlte, vermochte diese Zeilen seinem Tagebuche einzurücken. Ein wirklich schuldiges Gemüt hätte sie ängstlich vernichtet. Aber nicht nur die Selbstquälerei Platens kostete

Je ne le reverrai plus; je quitterai sa patrie. J'ai scellé les deux cahiers de chansons pour qu'on les ouvre un jour après ma mort. Je me regarde comme un scélérat, qui se craint soi-même. Le poids de sa malediction et de son profond mépris pèsent sur moi. Toute occupation me tourmente. Il faut toujours lutter contre la vie.

hierbei mit einer Art Wonne die von geliebter Hand erteilten ungerechten Schläge; auch das bei ihm überall hervortretende ethische Feingefühl bereitet sich damit seine Sühne. Wir wissen nicht, was die an Schmidtlein gerichteten infriminierten Gedichte enthielten. Vermutlich sprachen sie jedoch Empfindungen aus, die, wie die mit Vorliebe herangezogenen Citate der vorhergehenden Blätter verraten, in den Bildern der römischen Elegiker sich bewegten. Als solche betrachtet gewiß vorwurfsfrei, und auch vom Dichter selbst wohl nur als, wenn auch weitgehende, poetische Vorstellungen genossen. Schmidtlein desgleichen mochte sich einer solchen Einsicht, ruhiger geworden, nicht entziehen. Eine Versöhnung zwischen den Freunden war daher nicht nur nicht ausgeschlossen; sie bahnt sich (wie das Weitere zeigt), durch die Vermittlung eines Dritten schon in den nächsten Monaten an und wird eine vollständige, als Platen im Mai des neuen Jahres nach Würzburg herüber kommt. Unmittelbar darauf erwidert Schmidtlein in Erlangen den Besuch des Freundes. Ja er ist der Entgegenkommende, der im September 1821 den vorübergehend in Göttingen sich aufhaltenden Platen aufsucht und ihn bei der Abreise ein Stück des Weges begleitet. Und noch im August 1824, als Schmidtlein Professor in Landshut geworden und den durchreisenden Platen dort trifft, drückt er dem alten Freunde mit ungeminderter Herzlichkeit die Hände. Der Würzburger Zwischenfall, wenn je eine Erinnerung davon in Schmidtleins loyalen Gemüte verblieben, war durch den persönlichen Eindruck des so arg beleidigten Freundes von Anfang an überwunden. Für Platen indes war die damalige Erfahrung eine voraussehende, gegebene. Es würde in der Geschichte seines inneren Lebens etwas fehlen, wenn er sie nicht gemacht. Schon aus diesem Grunde durften wir die Wiedergabe des nicht angenehmen Passus nicht unterdrücken.